

*Ne fourrez pas votre nez dans mes tableaux,  
l'odeur de la peinture vous empoisonnerait*

## **Rembrandt**

On peut être anti-marxiste et reconnaître le génie de Marx ; on peut être anti-freudien et reconnaître de même le génie de Freud. Les deux systèmes ont mal tourné en se gonflant d'exagérations, de pétitions de principe, de préjugés camouflés et - à y regarder de près - d'erreurs dans force détails. Et pourtant, saisis dans leur ensemble, ces systèmes ont l'effet irrésistible des changements de climat. Quand je jette un coup d'œil aux dix-huit volumes des œuvres complètes de Freud, sur les rayons de ma bibliothèque, je me rappelle parfois la mise en garde de Rembrandt aux visiteurs de son atelier les invitant à regarder ses toiles de loin : « *Ne fourrez pas votre nez dans mes tableaux, l'odeur de la peinture vous empoisonnerait* ».

On se demande à quel moment cette odeur de peinture fraîche se muait en poison - à quel moment Marx devint « marxiste » et Freud « freudien ». Il serait satisfaisant de disculper le maître et de rejeter toute la faute sur les disciples. Marx n'aurait certainement pas approuvé les méthodes de Staline et Freud aurait difficilement endossé les cauchemars illuminés d'une Mélanie Klein. Mais les graines de tout cela étaient déjà présentes chez le maître lui-même, dans sa tendance fatale à sauter du pressentiment et de l'hypothèse à l'assertion dogmatique, à jouer tel un jongleur avec les symboles, à propager une mythologie personnelle dans laquelle il mêle le musée Grévin et le Panthéon grec. [...]

Extrait de la préface pour *La Scolastique freudienne* de Pierre Debray-Ritzen, Éditions Fayard, Paris, 1972

### **Une combinaison de balalaïka, de dostoïevski et de marxisme**

(Entretien entre Arthur Koestler  
et Pierre Debray-Ritzen)

*Anxieux, émotif, impressionnable, la rigidité de son éducation confère à Koestler un sentiment précoce de culpabilité en même temps qu'une soif d'absolu. À ces deux antécédents il rattache volontiers le développement de ce qu'il appelle sa névrose politique. Ce terme désigne la projection de problèmes affectifs personnels dans un désir d'engagement social et de révolution. Car ce n'est pas la théorie révolutionnaire par elle-même qui fait un rebelle à partir d'un jeune intellectuel bourgeois - ce qu'il fut - mais bien une disposition névrotique le rendant vulnérable à la théorie. (Pareille interprétation n'est bien sûr pas recevable pour le jeune prolétaire dont les revendications sociales sont tout à fait réalistes).*

**Pierre Debray-Ritzen :** Le début de votre « névrose politique » c'est votre aventure palestinienne vers 25-26 ?

**Arthur Koestler :** Ah... oui, c'est la première fois que j'ai vraiment embrassé l'absolu avec une conviction totale. Quand nous parlons de névrose, de libido politique, c'est pour exprimer que l'instinct politique est lui aussi irrationnel (nous parlons toujours des intellectuels n'est-ce pas ?) ; aussi irrationnel que l'instinct sexuel qui cherche son objectif jusqu'à ce qu'il le trouve.

Donc on ne devient pas sioniste ou marxiste par déduction logique mais parce qu'on est préparé, qu'on est prêt à embrasser une cause... Et alors la cause se présente. Je ne veux pas dire que c'est tout à fait irrationnel, mais c'est une grande erreur d'admettre que c'est un processus logique.

**Pierre Debray-Ritzen :** Berlin 1930 : Quel âge aviez-vous ?

**Arthur Koestler :** Vingt-cinq ans, vingt-six.

**Pierre Debray-Ritzen :** Le péril naissait.

**Arthur Koestler :** Oui

**Pierre Debray-Ritzen :** Vous le sentiez ?

**Arthur Koestler :** Le monde le sentait.

**Pierre Debray-Ritzen :** À ce moment-là vous êtes entré dans ce que vous appelez un système clos de pensée.

**Arthur Koestler :** Oui, et vous voyez, pour reprendre ma métaphore, on est poussé et attiré en même temps. Je reprends les deux ressorts. D'un côté on est poussé par le dégoût de ce qui se passe dans la société, par les stupidités de l'économie capitaliste (les céréales brûlées, la viande de porc détruite) ou la terreur nazie dans les rues... et de l'autre côté, l'utopie vous attire. Une combinaison de balalaïka, de Dostoïevski et de marxisme... Enfin l'utopie avec des couleurs très vives. En opposition au danger du nazisme et du fascisme en Europe, on entre dans l'utopie mais une porte se ferme derrière vous et l'on est dans un système clos. Le système clos veut dire qu'il n'y a pas d'autre solution que celle qui est présentée. C'est un absolu idéal et les doutes ne sont pas permis. Une casuistique très raffinée peut d'ailleurs tout vous démontrer. C'est la même chose si vous êtes freudien.

**Pierre Debray-Ritzen :** Je ne le suis pas...

**Arthur Koestler :** Le freudisme est aussi un système clos. On dit : « Oui, oui... je suis d'accord, mais ce truc-là - le complexe de castration, je n'y crois pas ». Et on vous répond : « Ah, vous n'y croyez pas, mais c'est parce que vous en souffrez ». Chaque argument compte et on est investi par des arguments ad hominem. Dans la dialectique, c'est la même chose. Si je doute que cette tactique, cette ligne générale - le pacte germanosoviétique - soit correcte... On me dit : « Ah camarade ! tu doutes ? C'est parce que tu as encore une conscience petite-bourgeoise qui fausse ta vue. Donc il faut corriger ta fausse conscience et alors tu reconnaîtras que le Parti a toujours raison. Ça y est... »

**Pierre Debray-Ritzen :** Mais ce système clos vous y avez vécu allègrement pendant plusieurs années.

**Arthur Koestler :** Non, non !...

**Pierre Debray-Ritzen :** Vous l'avez écrit vous-même dans vos mémoires. À partir de 1930-1931, vous êtes entré dans cette aventure et vous y êtes demeuré avec une grande naïveté.

**Arthur Koestler :** Oui, d'accord. J'en ai expliqué les raisons. Je ne m'excuse pas. Mais cette naïveté ne m'était pas personnelle. Elle était partagée par l'élite des écrivains, en Angleterre : Auden, Stender, en France, Aragon, Malraux... C'était une situation toute différente de celle d'aujourd'hui. On était sous la menace immédiate du nazisme et du fascisme et vous savez, il était très difficile de dire : « Ah oui, le communisme est un pis-aller. Les soviets c'est un pis-aller comparativement aux nazis » ; parce que l'homme n'aime pas vivre avec un pis-aller et se construit une utopie à laquelle il veut croire et qui est l'absolu. Pas un relatif, mais un absolu. Est-ce que c'est clair ? Donc naïveté et bonne volonté. Et aveuglement naturellement.

[...]

Extrait de *Un croisé sans croix* de Pierre Debray-Ritzen,  
Éditions de l'Herne, Paris, 1987